

Spectateurs agonistes

Le centre et la périphérie

Un centre scientifique dans une banlieue lointaine, appartenant à l'université « préfectorale » (dont les étudiants sont illico presto affectés au Service central, sans que nul ne connaisse le centre) a signé un accord avec plusieurs autres universités et « centres des Etats-Unis, d'Europe mais aussi du Bengla Desh et d'au-delà, accord concernant pour la plupart les pôles (quels qu'ils soient).

Il s'agit de formaliser la sphère du non-savoir et d'éduquer dans cette optique des personnes innées ou passant ou tel. Néanmoins, la doctrine qui présidera à leur agonistie (commune, non révocable) n'est jamais qu'à l'ébauche : il s'agit en effet de commuer l'esprit humain à l'état essentiel vers une parfaite ambivalence, et l'entreprise nécessite, on en convient, tranferts de chair, d'esprit, de réalisation (ou mélodie des perceptions) et d'idéalité.

On ne peut même spéculer, à partir de la chair sur l'esprit ou sur l'idéalité par exemple, et l'on n'est en rien sûr d'avoir connaissance de tous les paramètres en jeu. On a bien eu, ici et là, diverses manifestations sur l'empire des partiels, expliquant à qui voulait entendre que le mieux était de correspondre d'une part, et de fixer une attention néante sur ce qui ne correspondait pas. Cela ne correspondait pas, voilà ce que disait la néante.

Aussi, des pièces de théâtre se sont montées, dont les rares et avars protagonistes harcelaient le spectateur de dialogues, d'humains et bien sûr de divinités. Quant à l'intrigue, il s'agissait du feu, de la forêt. On cerne mieux la teneur des dialogues à présent. C'est visiblement tout ce qu'on pourra cerner. "Cela existe", peut-on admettre, mais après ?

Les étudiants d'aujourd'hui croient pouvoir évaluer le degré de non-existence en chaque chose. Chaque chose, disent-ils, est incommensurable (au point qu'elle en devient néante) et vous absorbe à travers vous, qui est un autre vous, mortifié ou accéléré. Et comment ? Avec des pinces, mais avec des techniques aussi neuves !

Admettre, porter un jugement sur ce dont la question se pose ou ne se pose pas, et est de savoir quand. Comment, et puisqu'on entend les aider, ces jeunes gens, et l'on se soucie beaucoup d'eux (on leur donne à manger, on les remue, on les atténue (on les connaît), on les coud, on les arrange...) de sorte qu'ils ne sachent plus rien faire sinon labourer le coeur humain pour déchiffrer le psychisme en son centre (qui est aussi la périphérie).

Les termes de l'accord passés entre les divers dirigeants de notre intelligence ne coïncident pas. LWA-COS (la commission) a présidé à son amendement et en a éludé certains aspects pour rendre hommage à ceux qui avaient plaint la Source, une entité suprême qu'ils conçoivent en l'âme [...]

Les spectateurs

Les deux spectateurs agonistes (on les dit amenés à se perdre dans un labyrinthe de suie qui mènerait ensuite à une cour de perceptions) se semblent, à un moment recouvre.

Alors ils feignent de traverser la grand-rue et rient l'un à côté de l'autre avec une peur raisonnée. On ne dit pas son nom, et la conversation reste agoniste. En fait, néante.

Le bout de la rue est de toute façon un leurre. Chacun des deux se divise en voyant car de l'autre côté il sait. Le Gnène, qui parle peu, a une vision dans le ciel –

Un arrêt d'autobus en bois massif à quelques mètres, sous le regard de l'architecte qui l'a imaginé, qui veut le voir s'étendre. Il ne fera plus que cela. A présent il est bousculé. Car ici ce semble être un jour comme les autres, un jour presque idéal, jour de marché.

Les odeurs fortes de viande, de fromages. Un arrêt d'autobus ouvert, si l'on veut.

Les agonistes regardent – cela de loin, dubitatifs, c'est évident : aujourd'hui, jour de fête ? En quel honneur ? Ils ne voient pas de fête. Ils voudraient poursuivre leur chemin mais il n'y a plus rien, à l'exception de cette animation que l'on veut matinale. Alors ils retournent à l'arrêt d'autobus.

On se serrait les coudes (du moins, ici il faisait chaud). Les paroxysmes comparaient leur nudité.

Finalement, l'une voulait tout acheter à l'autre. Ce n'était pourtant qu'une affaire de fausse modestie, très concevable. Pour l'une, qui

s'était à-demi enterré les pieds, il fallait lui arracher les seins pour qu'elle soit belle, tragique. L'autre semblait s'en moquer. Mais il en avait toujours été ainsi et finalement, elle tirait une grande vanité de sa laideur.

On pouvait beaucoup rire, dans cette station d'autobus qui paraissait se resserrer, au point que des gens du dehors s'affolaient.

Ce que les gens vendaient et achetaient (comme à tour de rôle, avec une précision que nous agonistes ne saisissent pas entièrement) autour de ces deux femmes n'avait rien d'obscène, seulement de suggestif : des mottes de beurre fondues à l'os (car pour beaucoup, elles contenaient un os), des dromadaires avec le sable, des lézards et des cuisses...

Certains transportaient tout cela dans des voitures à bras, à grands bras menaçants, armés pour la plupart, et s'efforçaient de faire le tour de la station, qui produisait d'un centre inexistant des femmes, pour la plupart des paysannes (vieillissant à toute allure par commodité).

La douloureuse apparition se poursuivait jusqu'à ce que les femmes apparues se fussent mises à générer de violentes menstruations, ce qui aveugla momentanément les spectateurs.

Les agonistes devaient finalement tenter s'approcher du centre. Quelqu'un (un vendeur-acheteur) avait tout essayé pour les en dissuader. « Vous n'irez pas jusqu'au bout ! », leur avait-il même crié.

A présent, l'un ou l'autre de ces fous s'accusait en quelque sorte car il leur semblait, autant à l'un qu'à l'autre, que tout leur était pardonné : les feuilles de chou, la crème fraîche, les femmes de la campagne.

« A présent, il n'y a plus que de la ville. »

Nouvelle apparition de femmes, pourtant, et nouvel exutoire : le train de sept heures lui aussi fourvoierait ses vendeuses dans l'obscurité de la plaine.

